

À la découverte d'un Blérancourtois : Claude-Nicolas Le Cat Une grande figure de la chirurgie française

“Tout ceci demande un si riche recueil de facultés, une mémoire si prompte et si pleine, une science si sûre, un caractère si soutenu, une présence d'esprit si vive, une résistance physique, une acuité sensorielle, une précision des gestes si peu commune, que la coïncidence de tant de ressources distinctes dans un individu fait du chirurgien un cas tout à fait peu probable à observer et contre l'existence duquel il serait prudent de parier. Et cependant, Messieurs vous êtes !”

Paul Valéry

Combien d'autant plus vraie est cette constatation de Paul Valéry s'adressant aux chirurgiens de son époque si on la rapporte aux pionniers de la chirurgie : Blérancourt peut s'enorgueillir d'avoir engendré l'un des plus célèbres d'entre eux. Pourtant, si vous demandez autour de vous quels sont les personnages historiques importants à qui cette petite commune de l'Aisne a donné naissance, on vous répondra Saint-Just bien sûr, nonobstant le fait qu'il n'y est pas né ! Musée et colloques se succèdent régulièrement pour nous rappeler le conventionnel. Quelques-uns ajouteront Potier de Gesvres, plus rarement madame Adam¹. Mais qui, même parmi les érudits locaux, vous citera Claude-Nicolas Le Cat, précurseur de la chirurgie et de l'urologie moderne, un des tout premiers hommes de son temps au regard de ce qu'il a tenté d'apporter à l'humanité ? Dérision de la mémoire collective qui retient celui qui agit pour ôter la vie à son prochain plus que celui qui agit pour la lui sauver².

Fort heureusement, certains ont su conserver la mémoire de Le Cat, notamment le monde médical et la ville de Rouen. Commémorant la naissance de celui qui “doit être rangé parmi ceux qui ont présidé à la naissance de la méthode

1. Cette femme de lettres, de son vrai nom Juliette Lambert, née le 4 octobre 1836 à Verberie, tenait un salon politique assez connu à Paris fin XIX^e-début XX^e; elle avait vécu quelques temps à Blérancourt avec son père qui, par un de ces curieux hasards de l'histoire, s'y était installé comme médecin-chirurgien place du Marais en 1837. Son grand-père maternel avait été chirurgien aux armées de Napoléon et elle avait un oncle médecin entre Verberie et Senlis.

2. Saint-Just est né à Verneuil, dans la Nièvre, le 25 août 1767, presque un an jour pour jour avant la mort de Le Cat le 20 août 1768. Il a presque dix ans lorsqu'il arrive à Blérancourt en 1776, tandis que Le Cat y a passé toute son enfance.

anato-mo-clinique, cette voie royale de la médecine moderne”, selon les termes de son vice-président, le docteur Germain Galérant, la très emblématique *Société française d'histoire de la médecine* a consacré en 2001 un numéro presque entier de son organe officiel à Claude-Nicolas Le Cat, et les signatures de ceux qui se sont essayé à compléter les données connues sur le personnage ne sont pas des moindres parmi les historiens de la médecine³. La ville de Rouen a quant à elle toujours su rendre hommage⁴ à celui dont la carrière, effectuée essentiellement dans ses murs, correspond à l'une des périodes les plus prometteuses de l'histoire de la médecine. Une rue, un amphithéâtre ainsi qu'une unité du service d'urologie de l'hôpital Charles Nicolle de Rouen portent aujourd'hui le nom (depuis 1795) de Claude-Nicolas Le Cat⁵.

Pourtant, il me faut nuancer mon propos concernant l'oubli de Le Cat dans l'Aisne, car il existe aussi une rue Claude Le Cat à Blérancourt, que l'on peut encore arpenter aujourd'hui. La décision fut prise par les anciens lorsque, le 9 août 1862, le conseil municipal de Blérancourt décida de dégager une somme de quarante francs afin de placer une plaque commémorative en marbre noir sur la maison natale de Le Cat, avec l'inscription suivante gravée en lettres d'or : “Dans cette maison est né le 6 septembre 1700 Claude-Nicolas Le Cat, célèbre chirurgien, mort à Rouen le 20 août 1768.” La maison appartenait alors au sieur Arsène Drémont et était située dans la rue qui va de la halle à l'église⁶. La plaque, toujours visible en 1907, fut détruite pendant la guerre de 14-18⁷. Par la suite, ce fut la rue elle-même qui prit le nom de Le Cat, sauf qu'en rétablissant son souvenir une confusion s'est produite dans les prénoms, et que c'est celui de son père, Claude, et non le sien, Claude-Nicolas, qui est rappelé.

3. “Séance provinciale de Rouen consacrée au Tricentenaire de la naissance de Claude-Nicolas Le Cat (1700-1768), Centre hospitalier universitaire de Rouen, 17 juin 2000 ”, *Histoire des sciences médicales*, t. XXXV, n° 2, 2001, avec au sommaire : Alain Ségal, “Claude Nicolas Le Cat et Reims” ; Philippe Grise, “Claude-Nicolas Le Cat (1700-1768) : un grand nom de la chirurgie et de l'urologie au XVIII^e siècle” ; Pierre C. Berteau, “Le Cat et l'école d'anatomie” ; Gérard Hurpin, “Claude Nicolas Le Cat ou de la notoriété médicale au XVIII^e siècle” ; Jean-Pierre Lemercier, “Claude-Nicolas Le Cat et l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen”.

4. En 1968, pour commémorer la mort de Le Cat, l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen mit au concours un travail consacré à sa vie et à ses œuvres, et les prix furent remis au docteur Pierre Berteau de Rouen et au docteur Théodore Vetter, secrétaire de la Société d'histoire de la médecine, lors d'une séance publique solennelle présidée par le professeur Pierre Lépine, de l'Institut. La même année, une exposition lui est consacrée dans son ancienne maison de Rouen. Cf. Jean Hossard, *C.-N. Le Cat : 1700/1768. Catalogue d'exposition*, Musée Flaubert et d'histoire de la médecine, hôtel-Dieu de Rouen, 26 oct.-15 nov. 1968, 18 p.

5. On remarquera que la plupart de ceux qui ont écrit sur Le Cat sont des médecins, pour qui Le Cat a manifestement valeur d'exemple, jusqu'à cette conférence faite à Chauny le 9 avril 1873 par le docteur Auguste Warmont, dans la salle du tribunal de commerce.

6. Arch. dép. Aisne, *Délibération du Conseil municipal de Blérancourt*, p. 22, n° 44.

7. À l'inverse, on peut se réjouir que la maison de Saint-Just ait survécu et saluer l'opiniâtre efficacité d'un de ses biographes, M. Vinot, à qui nous devons sa conservation et sa transformation en musée.



Rue Claude Lecat. Cliché Michelle Sapori, 2005.

À l'heure où la Fédération des Sociétés historiques de l'Aisne décide de consacrer un numéro spécial à la santé, il ne nous était pas permis de passer sous silence ce compatriote, cette sorte de Léonard de Vinci blérancourtois qui, toute sa vie, hanté par la volonté de servir l'humanité, n'aura de cesse de travailler au bien-être de ses semblables, et qui écrivait dans la préface de son dernier ouvrage, peu de temps avant de mourir: "J'espère qu'on me rendra cette justice de reconnaître que j'emploie avec assez d'activité les dernières années que le ciel m'accorde; qu'il lui plaise d'ajouter à la faveur de les prolonger, celle de les préserver de la caducité et j'accomplirai le plus cher et le plus sacré de mes vœux, celui d'être utile aux hommes, jusqu'à ma dernière heure."⁸

Une lignée chirurgicale familiale

Chez les Le Cat on est traditionnellement chirurgien. Claude-Nicolas est, du côté paternel comme maternel, issu d'une famille de chirurgiens, tous établis à Blérancourt sur plusieurs générations, bourg dont ils sont parmi les personnages les plus importants. Ses deux parents seront enterrés dans l'église, ce qui, en dehors du seigneur local, Potier de Gesvres, et de son épouse, est réservé à quelques hauts dignitaires comme le receveur de la seigneurie qui le fut également⁹.

8. Claude-Nicolas Le Cat, *Cours abrégé d'ostéologie*, Rouen, 1768, 200 p.

9. En 1840, des travaux furent effectués sous le dallage de la nef, là où l'état civil indique que furent enterrés les parents de Le Cat. Un compte rendu précis de ces travaux pourrait peut-être fournir des précisions sur leur sépulture. On sait par exemple qu'à cette occasion furent retrouvées les pierres tumulaires représentant deux personnages de la maison de Lanvin, anciens seigneurs de Blérancourt, placées aujourd'hui de part et d'autre de la porte d'entrée de l'église.



Le Cat gravé par Tardieu. Musée de Soissons, Inventaire 93.7.60.

Du côté paternel, son grand-père, Louis Le Cat, exerce déjà la profession de chirurgien quand il épouse Marguerite Égret, de la paroisse de Camelin (entre Blérancourt et Blérancourdelle). Leur fils, Claude Le Cat, devient à son tour chirurgien à Blérancourt et homme d'importance dans la corporation qu'il contrôle, puisqu'il en est maître-juré.

Du côté maternel, son arrière-grand-père M. Méresse – son arrière-grand-mère est Marie Gosset – avait été élève à l'hôtel-Dieu de Paris avant de devenir chirurgien à Blérancourt. Leur fils, Simon Méresse, lui aussi ancien élève de l'hôtel-Dieu de Paris puis chirurgien établi à Blérancourt, se taille une petite réputation lorsque l'on fait appel à lui pour se rendre à Compiègne soigner la reine mère Anne d'Autriche¹⁰. Il meurt âgé seulement de 46 ans le 5 novembre 1689 à Blérancourt. De son mariage légitime avec Françoise Bertrand de Blérancourt, il aura eu notamment une fille prénommée Françoise Marianne, née le 29 mars 1678, future mère de Claude-Nicolas.

10. D'après des papiers du comte de Marsy, ancien conservateur du musée de Compiègne.

Les enfants de ces deux chirurgiens, Claude Le Cat et Marianne Méresse, se fréquentent et s'épousent le 18 janvier 1695. De leur union naît Claude-Nicolas le 6 septembre 1700¹¹, le plus célèbre d'entre tous les chirurgiens de cette famille qui se perpétue dans cette vocation de père en fils pendant au moins six générations. À la veille de la Révolution, dans les années 1780, deux cousins de Le Cat sont maîtres en chirurgie à Blérancourt: un germain, Nicolas Carbonnier¹², et un autre issu de germain, Nicolas Théodore Massy¹³. Le siècle passant n'y changera rien: le petit-fils de Claude-Nicolas Le Cat, Jean-Marie David, qui avait obtenu son doctorat à Paris en 1803, pratiquera la médecine successivement à Vervins, Noyon et Tracy-le-Mont; son fils, Cyprien Adolphe David, né à Vervins le 23 novembre 1803, y exercera les premiers temps de sa carrière avant de devenir chirurgien de l'hôpital de Pontoise où il mourra le 28 octobre 1882. On le voit, la famille Le Cat, malgré le départ de Claude-Nicolas pour Rouen, n'en eut pas tôt fini avec l'Aisne. Un autre arrière-petit-fils de Claude-Nicolas sera également chirurgien dans la marine.

La généalogie de la famille Le Cat réserve d'autres surprises. Les Blérancourtois savent tous qu'après la guerre de 14-18 la restauration de l'église put être entreprise grâce à de généreux donateurs. Les trois cloches paroissiales de Blérancourt, qui avaient été retirées et transportées en Allemagne pour y être fondues, furent rétablies et l'une d'elle, bénie le 26 octobre 1924, rappelle une partie de l'origine de ces dons grâce à cette inscription: "Je rappelle le don magnifique de l'Île Maurice qui a permis d'entreprendre la restauration de l'église de Blérancourt et je prends le nom de Louise, en l'honneur de Saint-Louis, patron de l'Île Maurice [...] Je grave sur le bronze les noms de..."¹⁴ – il existe d'ailleurs une "Rue de l'île Maurice" à Blérancourt¹⁵. Ce qu'ils ne savent pas, c'est qu'une partie de la postérité de la famille Le Cat se fixa au XIX^e siècle à l'île Bourbon, actuelle île de la Réunion, la voisine toute proche de l'île Maurice. Une des arrière-petites-filles de Claude-Nicolas, nommée Stéphanie, épousa un certain Hyppolite Le Bidan, gentilhomme d'origine bretonne, établi

11. Acte de baptême de Claude-Nicolas Le Cat, du 7 septembre 1700. Le parrain est Nicolas Duchemin, fils de Nicolas Duchemin, notaire et lieutenant de Blérancourt; la marraine est Catherine Méresse.

12. À Blérancourt, Nicolas Carbonnier était "considéré pour avoir joué un rôle de premier plan lors de la terrible épidémie qui a frappé le bourg en cette année 1788 et s'être dévoué sans limites à la détresse des petites gens" (Bernard Vinot, "La révolution au village, avec Saint-Just, d'après le registre des délibérations communales de Blérancourt", *Annales historiques de la Révolution française*, 2004, p. 99).

13. Arch. dép. Aisne, déc. 1784.

14. Charles Dessin, *Le Bourg de Blérancourt, ses environs, son histoire, ses monuments*, Saint-Quentin, Le Guetteur de l'Aisne, 1926, p. 114.

15. Nous devons à l'amabilité du Dr Jean Prentczynski de Blérancourt le renseignement suivant: un calice et un patère furent offerts à l'église de Blérancourt le 1^{er} mars 1924 à la suite d'un concert donné à l'île Maurice sous le haut patronage de M. Jérôme Tranquille, maire de la ville de Port-Louis, de Mgr Jean-Baptiste Murphy, de la Congrégation des Pères du Saint-Esprit, évêque, de maître Yvon de Courthial, chevalier de la Légion d'honneur et consul de France, et de M. Hesketh Bell, gouverneur.

alors dans l'île Bourbon ; par ailleurs l'oncle de celle-ci, Jean-Marie David, petit-fils de Claude-Nicolas, dont on a vu qu'il exerça notamment à Vervins, avait dans les années 1880 un descendant mâle à l'île Bourbon. On a peine à croire qu'il n'y a pas là une quelconque relation entre les donateurs et la descendance Le Cat.

Un environnement local propice

Il n'est pas étonnant que la vocation d'un Claude-Nicolas Le Cat ait germé à Blérancourt. Il semble que cette volonté farouche de soigner son prochain, plus encore s'il est rejeté, soit de longue date inscrite dans les gènes du village.

Une maladrerie abritant les lépreux y existe probablement déjà depuis un certain temps sur le bord de la route de Chauny, lorsque dans les dernières années du *xvii*^e siècle Blérancourt passe des mains de la famille des Lanvin dans celles de l'illustre Maison des Potier qui va définitivement asseoir cette tradition de solidarité. Lorsque Bernard Potier de Gesvres hérite en partage de la terre de Blérancourt, le petit hospice n'entretient plus que de rares malades, la maladie qui l'avait fait naître disparaissant et les guerres continuelles en ayant arrêté le fonctionnement régulier. Avec sa femme Charlotte de Vieuxpont, il décide en 1614, deux ans après avoir entamé la construction du château de Blérancourt, de racheter la maladrerie pour y installer des religieux feuillants¹⁶, faisant ériger de nouveaux bâtiments pour un couvent et dotant la congrégation de revenus suffisants à condition qu'elle poursuive les obligations de prise en charge des malades.

Surtout, ne pouvant pas avoir d'enfants, le couple conçoit ensemble le projet de fonder un établissement pour les orphelins pauvres. À cet effet, il fait l'achat d'une maison appartenant à un gentilhomme nommé Fourcroy, située au centre de Blérancourt. Ce projet, réalisé par Bernard Potier après la mort de Charlotte de Vieuxpont, le 25 avril 1645, mais ayant été arrêté en commun, l'honneur en revient donc à tous les deux. Dans son testament en date du 8 juin 1661¹⁷, Bernard Potier assigne des biens pour permettre d'abord la fondation puis le fonctionnement perpétuel de l'hôpital "projeté avec sa femme". Il veut que tous les orphelins pauvres qui se pourront trouver dans Blérancourt et dans les villages dépendant de sa seigneurie soient nourris et entretenus dans la maison qu'il donne à cet effet, et qu'aucun d'eux ne sortent sans apprendre un état¹⁸.

16. L'Ordre des Feuillants ne possédait que 24 maisons en France au moment de la Révolution. On n'en comptait que deux dans le diocèse de Soissons : celle de Blérancourt et celle de Soissons fondée en 1629 par François Annibal d'Estrées, maréchal de France.

17. Dans ce testament, Bernard Potier, esprit généreux ou particulièrement conscient de ses obligations d'homme doté de fortune, donne à tous ses domestiques, désignés nominativement depuis le concierge du château jusqu'à la simple servante de basse-cour, soit une rente, soit leur gage pour leur vie durant ainsi que des logements qu'il fait construire à cet effet à Blérancourt même, d'autres à Paris et autres lieux.

18. Bibl. mun. Soissons, fonds Périn, 952, anonyme, *Les fondateurs de l'hospice de Blérancourt*, s.l.n.d.

Il est impossible, avec les données dont nous disposons à ce jour, de mesurer l'apport des familles Le Cat et Méresse à la vie de l'hospice à ses débuts, mais on peut penser que pour le moins régnait à Blérancourt un climat propice à cette volonté d'aide et de soins à la population pauvre auquel ces chirurgiens de campagne n'étaient pas étrangers. Claude-Nicolas Le Cat en gardera d'ailleurs la mentalité: il courra les villes en faisant annoncer par la trompette qu'il opère gratuitement les pauvres. Tout juste avons-nous quelques bribes d'informations sur la vie de l'hospice comme sur celle du couvent, qui mériteraient d'être approfondies (il en est de même pour l'hôpital de Soissons). Par exemple, les trois premiers administrateurs de l'hôpital sont des religieux; parmi eux on trouve en plus du prieur du monastère des Feuillants de Blérancourt, celui de la Chartreuse du Mont Renaut (près de Noyon) et celui de l'hôpital de la Charité de Paris, probablement connu des familles Le Cat et Méresse qui y avait étudié. Par ailleurs, le 8 septembre 1666 furent accueillis à Blérancourt avec grandes cérémonies des reliques de saint Côme expédiées de Rome par le cardinal Mancini pour le couvent des Feuillants. Tout "l'establishment" religieux local est présent, y compris l'évêque de Soissons venu tout spécialement pour la circonstance, et les reliques sont disposées dans la chapelle du château. Le procès-verbal de l'évêque nous apprend que "vers six heures du soir [...] les sceaux qui scellaient le coffre contenant les reliques ayant été brisés et celui-ci ouvert, on y trouva un certain nombre d'ossements enveloppés de coton, retenus par une petite cordelette *subtili funiculo altigatis*, parmi lesquels le chirurgien du lieu, homme habile en anatomie, *in re anatomica perito*, appelé comme expert, déclara reconnaître un crâne enduit d'une espèce de gomme, une mâchoire inférieure détachée du crâne, deux ossements appelés fémurs, deux autres appelés humérus, une clavicule, onze vertèbres, quatre phalanges, deux omoplates, un os nommé tibia, un autre du nom de sacrum, deux os nommés *fossilia*, un autre appelé *ysckium*, enfin une partie d'os inconnue"¹⁹. Ce constat terminé, les précieuses reliques furent déclarées certaines, reconnues et approuvées par l'évêque de Soissons, qui ne put donner force détail sur les débris humains que sous la dictée du chirurgien venu pour procéder à la reconnaissance des reliques. On peut légitimement supposer que ce "chirurgien du lieu" décrit par l'évêque comme un "homme habile en anatomie, *in re anatomica perito*", était un des grands-pères de Claude-Nicolas.

Deux des trois grandes créations de Bernard Potier et de Charlotte de Vieuxpont s'écrouleront sous le souffle révolutionnaire. Le château (dont les restes abritent l'actuel Musée franco-américain et le couvent des Feuillants seront vendus comme biens nationaux avant d'être en grande partie démolis par les spéculateurs. Seul l'hospice des orphelins échappera à la pioche: la municipalité de Blérancourt y verra sans doute son propre idéal de fraternité sociale, et les habitants le refuge de beaucoup des leurs. C'est ainsi que l'hospice de Blérancourt compte parmi les plus vieilles fondations de France. Nos actes nous enga-

19. Amédée Piette, "Bernard Potier, le château, le couvent des Feuillants et l'hospice des orphelins de Blérancourt", *Bulletin de la Société archéologique, historique et scientifique de Soissons*, 2^e série, 1880, t. 11, p. 221.

gent : près de trois siècles et demi après l'élan de générosité du couple Potier de Gesvres, l'esprit de solidarité vis-à-vis de la jeunesse en difficulté persiste dans les mêmes murs, puisque l'hospice a résisté au temps et accueille aujourd'hui un institut médical éducatif.

Un contexte général en mutation

L'histoire de la chirurgie depuis sa fondation dans l'Antiquité est marquée, sous l'influence de l'Église, par une décadence dans l'Occident chrétien au Moyen Âge avant de voir apparaître à la Renaissance certaines connaissances de base comme la circulation sanguine. Après une longue période de désert, le dernier quart du XVII^e siècle ouvre la voie de l'épanouissement chirurgical du XVIII^e où l'anatomie et la physiologie font des progrès considérables. La prépondérance de la chirurgie française s'affirme dans les travaux de l'Académie de chirurgie fondée en 1731, et, à la même époque, la chirurgie prend son essor dans les autres pays d'Europe, notamment à Padoue, et plus tard à Venise et Glasgow. Sous le premier Empire, elle est dominée par l'immense activité des chirurgiens de guerre, mais l'infection persiste dans les milieux hospitaliers et le recul de la pratique chirurgicale est manifeste jusqu'au milieu du XIX^e, avant que la découverte de l'anesthésie (1847) et de l'antisepsie (1867) ne lui ouvre des perspectives illimitées. Ainsi, Claude-Nicolas Le Cat s'inscrit dans celle de ces grandes étapes de l'histoire de la chirurgie qui réalise des avancées décisives, et il contribue à en défricher de multiples aspects en dépit du poids des présupposés métaphysiques qui embarrassent encore la médecine de son temps.



Vignette représentant des Amours en train de disséquer un chevreau par Herisset pour illustrer le Discours sur l'utilité et la nécessité de l'anatomie de Le Cat. Coll. bibliothèque de la faculté de médecine de Paris, 01807.



Mareschal. Coll. bibliothèque de la faculté de médecine de Paris, CIPB2082.

Médecins d'un côté, barbiers de l'autre: pendant longtemps en effet la chirurgie n'existe pas en tant que discipline autonome. Les médecins ne font que théoriser et s'adonnent plus à la rhétorique qu'aux soins véritables, cherchant leur diagnostic dans la lecture d'Hippocrate et de Galien plutôt que dans l'observation du malade. Les barbiers se contentent de pratiquer les petites opérations urgentes et inévitables découlant de la vie quotidienne, actes toujours entachés du mépris voué aux manipulations manuelles, d'autant plus qu'elles interviennent dans le sang. Au dédain des premiers répond l'hostilité des seconds. Avec Ambroise Paré (1510-1590), à l'origine barbier-chirurgien, qui consacre tout son temps à l'aspect chirurgical de son état, le métier de chirurgien se dessine puis piétine pendant une longue période, se limitant essentiellement à soigner les plaies de guerre.

Une nouvelle étape est franchie quand, en 1648, les chirurgiens barbiers se séparent des barbiers perruquiers pour devenir un corps de métiers distinct, la confrérie de Saint-Côme. Il est bon de rappeler que ce saint, sous le patronage duquel les chirurgiens forment une corporation, est celui dont des reliques seront exposées à Blérancourt en 1666. Mais la pratique de la discipline n'est pas encore unifiée et se répartit entre ceux, ruraux, dits de "légère expérience", souvent ambulants, et ceux des villes qui, pour exercer, doivent passer le "grand chef-

d'œuvre", eux-mêmes sous subordination médicale des médecins qui occupent le sommet de la hiérarchie officielle. À partir de cette date cependant la chirurgie ne cesse de conquérir des positions de plus en plus avantageuses. Le 18 novembre 1686 est un jour important pour elle : le chirurgien Félix opère et guérit la fistule anale de Louis XIV. Dans l'esprit du royal patient, la chirurgie monte d'un cran. Un autre pas est franchi dix ans plus tard, en 1696, quand, à l'occasion d'un nouveau furoncle, le chirurgien ordinaire de l'hôpital de la Charité de Paris, Georges Mareschal (1658-1736), est appelé avec succès au chevet du roi. Après la mort de Félix, Mareschal devient premier chirurgien en 1703, chef de la compagnie des maîtres-chirurgiens de Paris et de la chirurgie du royaume. Avec lui la chirurgie va se libérer de l'oppression des médecins pour prendre son essor et, par une faveur du destin, c'est précisément la période qui voit naître Le Cat.

Or, c'est dans la boutique de Mareschal, établie rue Jacob, que son père Claude Le Cat avait reçu son enseignement : le maître avait même proposé à l'élève des places très avantageuses qu'il refusa par attachement pour ses parents dont il restait l'unique enfant, et parce qu'elles l'auraient éloigné de sa famille de Blérancourt. On comprend cependant que Mareschal pouvait compter sur des hommes tels que Claude Le Cat pour le seconder en province dans sa tâche d'investigateur de la dignité professionnelle des chirurgiens.

Si, donc, au XVII^e siècle on assiste déjà à un rapprochement entre les deux parties de l'art de guérir que sont la chirurgie et la médecine, c'est véritablement au cours du XVIII^e siècle que les barrières établies entre les deux disciplines par les préjugés et l'usage vont tomber sous la pression et l'exemple de quelques figures comme celle de Claude-Nicolas Le Cat. En effet, le Blérancourtois se trouve tout à la fois grand chirurgien et médecin très instruit, la main et l'esprit marchant chez lui d'un pas égal. Il milite pour une association des deux formations, exposant les conclusions d'une réflexion ancienne dans une *Lettre sur les avantages de la réunion des titres de docteur en médecine avec celui de maître en chirurgie et sur quelques abus dans l'un et l'autre art* (Amsterdam, 1762, 38 p.). Ne cherchant plus les réponses aux maux de l'homme en se tournant vers le passé et la lecture des maîtres antiques, mais en mettant une énergie démesurée à comprendre par l'anatomie et l'expérience clinique, il contribuera à orienter sans retour la chirurgie vers ses progrès à venir. La création de l'Académie de chirurgie en 1731, la spécificité de la discipline reconnue en 1743 quand Louis XV place par arrêté l'état de chirurgien au même rang que celui des médecins, enfin, en avril 1752, la publication de l'honorable statut des chirurgiens de province entérinent officiellement l'évolution d'une profession conquérante.

Ainsi, le mouvement ascensionnel de l'honorabilité du métier de chirurgien s'étend sur un siècle environ, de 1648 à 1752, et est définitivement achevé quand Le Cat meurt en 1768. On le voit, la carrière de Claude-Nicolas, mais aussi celle de son père et de ses grands-pères, s'accomplissent dans ce même laps de temps, et s'ils furent portés par cette progression, les Le Cat l'ont pour une part dirigée, du moins au niveau régional.

L'entrée en chirurgie

Claude-Nicolas suit les cours du collège de Soissons, et il aurait séjourné plusieurs années au collège de Compiègne alors dirigé par les Jésuites²⁰. Il a la passion du génie militaire et, dès l'âge de douze ans, dessine, comme Pascal, des figures de géométrie. À l'adolescence il doit abandonner l'opportunité qui lui est offerte de se placer dans un bureau en rapport avec son inclination, ses parents y étant opposés. Ils veulent en faire un ecclésiastique et pendant dix ans lui font porter la soutane ; sur cette période de sa vie on ne sait rien, sinon qu'il soutient sa thèse de philosophie le 24 juillet 1720 à Paris.

Il choisit finalement de reprendre la profession de ses ancêtres malgré sa répugnance pour les opérations de chirurgie au sujet desquelles il écrit : "La chirurgie m'était une espèce de patrimoine : elle m'était offerte par ceux à qui je dois le jour, mais ses dehors barbares m'effrayaient."²¹ Son père lui apprend les rudiments de son art, l'A.B.C. de la profession : il fait son apprentissage à domicile. Ce père continuera d'ailleurs, plus tard, à lui envoyer des observations et des mémoires anatomiques qui seront lus par le fils à l'Académie de Rouen.

C'est à Reims, à environ 75 kilomètres de Blérancourt, que Claude-Nicolas fait ses premiers pas dans le métier de chirurgien. Claude Le Cat connaît bien Pierre Bénomont (1678-1772), chirurgien issu comme lui d'une famille de chirurgiens de campagne dans les Ardennes, suffisamment réputé pour être devenu le chirurgien de la duchesse de Berry. Bénomont recommande Claude-Nicolas à la Communauté des maîtres en chirurgie de Reims sans qu'ait pu être précisément identifié celui auprès de qui il fera son apprentissage.

La ville des sacres offre à Claude-Nicolas un objet de réflexion pour concrétiser sa passion de la physique : lorsque l'on sonne une cloche bien précise de l'église Sainte-Nicaise il se produit un tremblement inouï du troisième arc-boutant, lequel s'accroît au fur et à mesure que l'on monte dans le clocher. Ce phénomène bizarre intrigue Claude-Nicolas qui tire de l'étude de celui-ci la conclusion que le pilier tremblant n'altère en rien la solidité de l'ensemble. Claude-Nicolas trouve un imprimeur, le turbulent Regnauld-Florentain, installé près du parvis de la cathédrale, qui, partageant son enthousiasme, publie le premier d'une longue série d'ouvrages du futur chirurgien qui n'a alors que vingt-quatre ans²². Claude-Nicolas a pris goût à l'écriture, il n'arrêtera plus : un an plus tard, en 1725, il publie une lettre sur la fameuse aurore boréale, combattant l'erreur populaire qui faisait regarder ce phénomène comme le présage de quelque événement fâcheux. Claude-Nicolas passe seulement quelques mois à Reims, de

20. D'après un manuscrit de Poulletier conservé à la bibliothèque de cette ville.

21. Le Cat, *Traité des sensations*, 1767, t. I, préface.

22. Le Cat, *Dissertation physique sur le balancement d'un arc-boutant de l'église Sainte-Nicaise de Reims*, Reims, 1724, 15 p.



*Le Cat gravé par Henriquez.
Coll. bibliothèque de la faculté de médecine de Paris,*

1724 à 1725, mais il n'en a pas fini avec la ville : lorsque plus tard il décidera de passer son doctorat en médecine, c'est à Reims qu'il choisira de le faire²³.

Le Cat rejoint Paris où il veut tout apprendre. Il suit les enseignements de médecine à l'hôtel-Dieu, et surtout vient de s'ouvrir, en 1724, à l'hôpital de la Charité une toute nouvelle école pratique de chirurgie. Y enseignent les chirurgiens considérés comme les plus habiles du monde : entre autres Mareschal, Ledran, mais aussi Morand et Guérin qui pourraient bien avoir été les anciens camarades d'études de son père. Claude-Nicolas est un de leur élève, mais n'est-il pas plus ? Des éléments épars laissent perplexe : Sauveur-François Morand (1697-1773) serait le petit-neveu du premier chirurgien Mareschal ; un éloge de Le Cat précise qu'"une ancienne amitié soutenue ou occasionnée par l'alliance quoiqu'un peu éloignée, attache Le Cat à la famille de M. Guérin, et ensuite à M. Morand qui vient d'être son gendre", et par ailleurs les familles Guérin et Morand constituent les élites soissonnaises de cette époque. S'agit-il d'une simple coïncidence de patronymes ou y a-t-il un lien de parenté qui éclairerait les débuts de Le Cat ?

23. Dans la liste de ceux qui obtinrent leur doctorat à la faculté de médecine de Reims, il est inscrit comme suit : Le Cat Claudius-Nicolaus, Bleranicurtonus-Suessionensis, 29 à Januarii 1733, Manuscrit 1085, Bibliothèque municipale de Reims, cité par Alain Ségal, *op. cit.*

En 1728, l'archevêque de Rouen, Monseigneur de Tressan, le prend à son service comme chirurgien particulier²⁴. En 1731, il devient chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu de Rouen et le restera pendant 37 ans (de 1731 à 1768). Pourtant, théoriquement, il n'a pas la qualification voulue pour obtenir le poste : il n'est ni docteur en médecine – il ne le sera qu'en 1732 –, ni maître en chirurgie – il ne le deviendra qu'en 1734. En fait, il bénéficie du puissant appui du premier président du Parlement, M. Camus de Pontcarré, et rappelons que cette même année 1731 Morand devient de son côté premier secrétaire de la toute nouvelle Académie royale de chirurgie : deux hommes qui ont foi en Le Cat.

Un savant aux multiples facettes

Chirurgien en chef, en plus des interventions courantes limitées en nombre et en possibilité technique, Le Cat établit dans l'hôpital de Rouen la pratique des grandes opérations.

La taille vésicale est l'opération majeure de l'époque, l'opération test, celle qui décide du bon ou du mauvais chirurgien. Les calculs vésicaux sont alors fréquents, favorisés par une alimentation déséquilibrée ou carencée, et la maladie de la pierre vésicale n'épargne personne, pas même les grands, provoquant régulièrement souffrance, infection et décès par urémie. Leur extraction par la taille vésicale est extrêmement douloureuse et surtout mortelle – bien des opérés décèdent. Le système de la taille inventé par Jean Baseilhac (1703-1781), connu sous le nom de frère Côme, est alors suivi partout. Le Cat s'élève avec force contre la méthode de Côme, l'accusant d'être cruelle et dangereuse du fait des “instruments meurtriers” dont celui-ci se sert²⁵. Le combat entre les deux hommes fait rage et l'Académie royale de chirurgie, mise en demeure de trancher, finit par adopter le système de Le Cat. L'homme est habile et rapide, il opère en dix à vingt minutes. Entre ses mains, la mort recule ; il enregistre peu de décès par rapport à ses collègues, et, jusqu'en 1765, aucun pendant neuf années consécutives. À la pointe de la technique chirurgicale, Le Cat devient le meilleur dans la taille latérale et on lui est redevable de la première extirpation d'un polype vésical à travers l'urètre dilaté.

Il opère aussi les cataractes, intervention délicate qui réclame une grande précision, ainsi que les becs-de-lièvre. Il dispute à Pouteau l'invention du procédé opératoire de la fistule lacrymale. Il introduit un aspect humaniste dans son

24. Faut-il y voir une relation avec le fait que lors de son mariage Charlotte de Vieuxpont avait apporté en dot des terres normandes qui avait fait de son mari, Bernard Potier de Gesvres, un des seigneurs importants de la Normandie, ceci ayant pu servir d'introduction à Le Cat auprès du prélat de la même région ?

25. Voir à ce sujet les écrits de Le Cat, *Lettres concernant l'opération de la taille, pratiquée sur les deux sexes*, La Haye, 1749 ; *Recueil de pièces concernant l'opération de la taille, et réponse à un anonyme*, Rouen, 3 vol., 1749-1753, et *Parallèle de la taille latérale avec celle du lithotome caché*, Amsterdam, 1766.

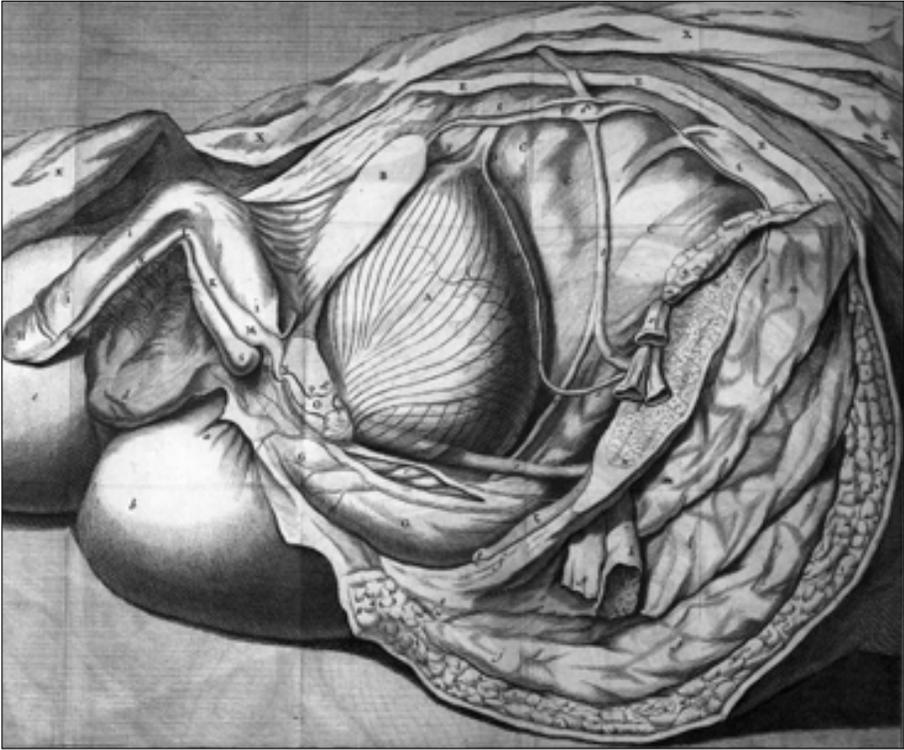


Planche représentant la vessie remplie d'urine (A), le rectum (G), par Herisset, Recueil de pièces concernant l'opération de la taille de Le Cat, Rouen, 1752. (planche 5)

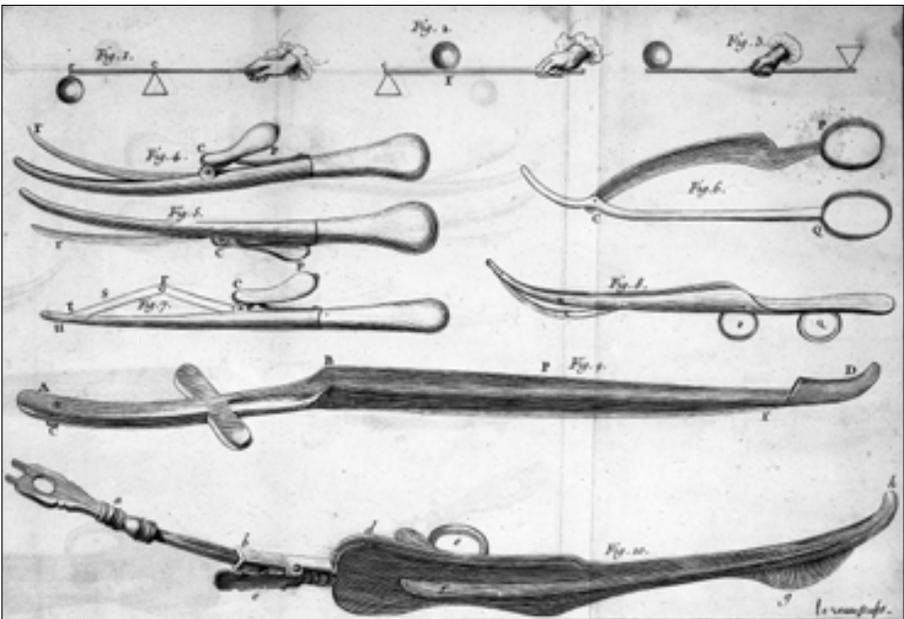


Planche représentant des instruments d'urologie, par Le Veau, Recueil des pièces concernant l'opération de la taille de Le Cat, Rouen, 1752. (planche 3)



Le Cat gravé par Henriques. Coll. bibliothèque de la faculté de médecine de Paris,

métier, fait les pansements lui-même matin et soir alors qu'il pourrait confier cette charge à d'autres, et s'occupe activement de son service. Pour prévenir les escarres, il fait réaliser un lit mécanique dont bénéficiera un abbé paralysé. Il invente ou perfectionne des instruments comme l'uréthrotome, le lithotome, et surtout le gorgeret cystotome dilateur.

Le Cat constitue le prototype de ce que nous appelons aujourd'hui l'enseignant-chercheur. La toute nouvelle Académie royale de chirurgie, ambitionnant de jouer en quelque sorte le rôle de nos grands organismes de recherche contemporains, décide de mettre au concours les interrogations médicales du temps afin de confronter les points de vue et de faire avancer la science. Dès le début, Claude-Nicolas Le Cat remporte le premier prix et ainsi de suite les années suivantes, ce qui le consacre officiellement meilleur théoricien concernant les questions posées : sur "les différences des tumeurs à extirper et à ouvrir simplement", en 1734 sur "l'usage des Tentés et autres Dilatants", en 1735 sur "les pansements rares ou fréquents", en 1736 et en 1738 sur "les plaies par armes à feu". Sa réputation est faite et on le surnomme alors "Plistonicus", c'est-à-dire l'homme aux fréquentes victoires, le remporteur de prix²⁶. Le Cat démontre que l'on ne peut dans ce genre d'exercice lui être supérieur; aussi l'Académie, bien embarrassée, lui interdit désormais de concourir. Mais Le Cat est un homme tout de feu, à qui sa vie durant il faudra des défis continuels. Conscient de ses capaci-

26. Pour son *Traité sur l'existence et la nature du fluide des nerfs et son action dans le mouvement musculaire* (Berlin, 1765, 332 p.), Le Cat remporte le prix de l'Académie de Berlin en 1753, et pour sa *Théorie de l'ouïe* en 1757 le triple prix de l'Académie de Toulouse.

tés, en 1739, il ne peut résister en lisant que la dissertation doit cette fois porter sur “l’amputation du carcinome des mamelles, nommé cancer”. L’envie est trop forte, il participe de façon anonyme et... gagne à nouveau.

Le Cat pense qu’il faut absolument lier théorie et pratique, et que des cours sont pour cela nécessaires²⁷. L’habitude, à cette époque, est que les leçons d’anatomie et de pratique chirurgicale aient lieu dans un cénacle fermé. Or, Le Cat veut les rendre accessibles à tout public dans le but d’élargir le potentiel des personnes susceptibles d’avoir des aptitudes au métier. Il n’aura de cesse de mettre son projet à exécution. Pendant plusieurs années, il donne gratuitement des cours particuliers d’anatomie et de chirurgie, n’hésitant pas à payer des prix de ses deniers pour motiver ses étudiants, allant même jusqu’à loger ceux qui viennent de loin, y compris de l’étranger ; parmi ses pensionnaires on trouve notamment des Britanniques et des Écossais. Sans même attendre d’avoir les titres officiels pour cela et faisant fi des interdits, Le Cat débute son enseignement dans un étage de la porte Bouvreuil, immeuble situé sur l’enceinte nord de la ville. Le succès est immédiat mais les oppositions multiples ; des plaintes sont enregistrées contre les “puanteurs horribles”, la boulangère proteste contre la perte de sa clientèle, le collège des médecins lui intente de nombreux procès. Le Cat est même accusé de profaner des tombes pour se procurer des cadavres destinés à ses démonstrations²⁸. Enfin les passions reculent, et à ce tempérament obstiné Rouen doit d’être la première ville de province du royaume dotée d’un professeur en anatomie et chirurgie, dit alors “démonstrateur royal”, titre que reçoit Le Cat par lettres patentes du roi en date du 14 février 1738. L’amphithéâtre de la porte Bouvreuil devient alors l’École royale d’anatomie et de chirurgie de Rouen : c’est ainsi, dans ce modeste mais officiel enseignement, que la faculté de médecine de Rouen trouve son origine.

Le Cat déteste les charlatans qu’il essaie de confondre, tel ce chevalier Taylor qui parcourt l’Europe en se faisant passer pour un spécialiste du traitement chirurgical de l’œil sans avoir jamais sectionné ni nerf, ni muscle. Lors de son passage à Rouen en 1741, Le Cat l’invite à déjeuner et lui fait servir au dessert,

27. Le Cat, *Discours sur l’utilité et la nécessité de l’anatomie, dans le Traité des sensations*, t. I.

28. Il le raconte lui-même dans une lettre à M. de Cideville : “...je me donnais de grands mouvements pour établir un amphithéâtre dans mon hôpital. Cette entreprise me brouilla avec les religieux, les religieux, l’administration et le public même. J’échouai, malgré la chaleur de M. de Pontcarré à me soutenir, malgré des devis d’architectes qui attestaient la possibilité de construire un amphithéâtre dans l’endroit que j’avais désigné. Je fus donc obligé d’aller déterrer les morts à Saint-Maur et de les passer par les portes comme je pouvais ; j’y fus pris plusieurs fois, les cadavres saisis, des sentences rendues contre les quidams déterreurs. Ces accidents firent beaucoup de bruit, me firent haïr du peuple mais estimer des honnêtes gens et allumèrent l’émulation parmi les gens de l’art. Enfin, le 9 mars 1736, j’obtins de la ville la porte Bouvreuil et de l’hôtel-Dieu des cadavres de Saint-Maur qu’ils devaient me faire porter à Bouvreuil où ils me dédommagèrent d’environ la moitié des frais que je fis pour la construction de l’amphithéâtre tel que vous l’avez vu. J’y commençai des cours publics. Que firent mes ennemis ? ils soufflèrent sur la populace qui fermenta et fondit à coup de pierres sur mes garçons qui allaient avec le banot de l’hôtel-Dieu à Saint-Maur. Je fus obligé d’y aller avec la cinquantaine et d’en faire mettre en prison trois ou quatre des plus mutins. On m’accorda, à la fin, de les prendre à l’hôtel-Dieu même, au grand mécontentement des religieuses. J’ouvris le cours d’anatomie, cette année, 1736...”.

dans un récipient couvert, une tête humaine dont il avait soigneusement disséqué les nerfs des muscles oculaires... pour l'instruction de l'oculiste²⁹.

Talentueux, Le Cat écrit tous azimuts et sur tout. Son œuvre est considérable, déjà difficile à réunir, sachant que les trois quarts des textes ont disparu, et encore plus difficile à juger puisque cela exige de se reporter aux données et connaissances de la science de l'époque. Il est l'auteur d'une dizaine de livres publiés³⁰. Beaucoup de ses articles et lettres sont parus dans les journaux du temps, des opuscules dans diverses collections scientifiques, relatifs à la physique générale, la physique du globe, la chirurgie, la physiologie, l'anatomie pathologique, l'épidémiologie, la météorologie, la botanique, la zoologie, la chimie, l'astronomie, la géologie, les belles-lettres, les monstruosités... À titre d'exemple, il écrit sur la *Larme batavique*, son *Hygromètre comparable* et son *Nouveau thermomètre*, sur la *Cause du flux et reflux de la mer*, sur *La formation des montagnes*, sur *L'origine des coquillages et des fossiles*, sur la *Grandeur apparente de la lune* et le pouvoir des *Influences de la lune*, sur *L'histoire des géants*, sur *La prétendue cité de Limes ou camp de César*, sur *La pesanteur, la légèreté et l'élasticité des corps*, sur *L'explication du mouvement de rotation des planètes*, sur *La capillarité*, sur *Le réchauffement du cuivre*, sur *Le refroidissement des liquides*, sur *La comète de 1742 [...]* sur les *Effets du nouveau marteau d'eau*, sur la *Première répétition qui doit se faire en France de la pompe aspirante de Séville*, sur *Le pendule*, sur des *Observations météorologiques et nosologiques (de 1747 à 1748)*, sur *L'histoire naturelle des environs de Rouen*, sur *Les fièvres malignes qui régnèrent à Rouen à la fin de 1753*, etc.

En 1731 il conçoit un *Essai du système de l'histoire de la terre* avant celui de Buffon. Il vérifie du haut de la Tour au Beurre de la cathédrale de Rouen les lois de Newton et critique la théorie de la chute des corps. En physiologie, il s'oppose au Zurichois Haller à la réputation bien établie. En bio-mécanique, il s'inscrit dans un courant de préoccupations qui marque un progrès dans les étapes de la pensée scientifique. Soutenus par le ministre Bertin, trois hommes poursuivent alors un même but qui est l'homme artificiel : Jacques Vaucanson, le physiocrate Quesnay et Le Cat. Si le chirurgien engage ses élèves à participer aux investigations sur l'animal vivant, il en sait les limites et conçoit les plans d'un automate afin de matérialiser "l'anatomie mouvante" et notamment la circulation sanguine³¹. L'idée nouvelle est de construire non pas un mécanisme simple, privé d'action, mais de lui donner une ébauche de vie organique.

29. De cette aversion envers les imposteurs, Le Cat tire un *Mémoire pour servir à l'histoire des fourberies des charlatans connus sous le nom d'opérateur et des moyens de les découvrir*.

30. Parmi les principaux : *Traité des sens*, Rouen, Paris, 1740, traduit en anglais, Londres, 1750, 523 p. ; *Traité de la couleur de la peau humaine en général et de celle des nègres en particulier*, Amsterdam, 1765, 191 p. ; *Nouveau système sur la cause de l'évacuation périodique du sexe*, Amsterdam, 1765, 135 p. ; *Traité des sensations et des passions en général, et des sens en particulier*, Paris, 2 vol., 1766, 264 p. ; *Œuvres physiologiques*, Paris, Vallat-la-Chapelle, 3 vol., 1767, etc.

31. Le Cat, "Description d'un homme automate, dans lequel on verra exécuter les principales fonctions de l'économie animale, la circulation, la respiration, les sécrétions et au moyen desquels on peut déterminer les effets mécaniques de la saignée et soumettre au joug de l'expérience plusieurs phénomènes intéressants qui n'en paraissent pas susceptibles", *Mémoire à l'Académie de Rouen*, 1744.



Le Cat gravé par Will. Le Musée national franco-américain de Blérancourt possède dans ses réserves un moulage unique du buste de Le Cat par Jean-Baptiste Lemoyne offert par le musée des Beaux-Arts de Rouen en 1930.

Dans les illustrations de ses livres, à sa demande, il est représenté entouré de loupes et de microscopes, ce qui laisse entrevoir l'aspect histologiste de l'homme. Il parle à maintes reprises de ses recherches microscopiques, de l'utilisation d'un angioscope, il modifie l'instrument de Leeuwenhoek en y ajoutant une monture et des accessoires afin d'élargir son utilité.

Faire la part du bon grain et de l'ivraie dans toute cette production exigerait une longue étude. Accordons-nous sur un point cependant : ce natif de Blérancourt est pour le moins peu commun !

L'académicien

Le Cat appartiendra à neuf académies : trois en France et six à l'étranger.

Devenu par choix citoyen de Rouen, il regroupe autour de lui toute l'élite intellectuelle et culturelle de la ville. Il crée l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, prenant une part déterminante aux négociations qui aboutiront aux lettres patentes fondatrices de juin 1744, et la dirige jusqu'à sa mort : vice-directeur en 1744, directeur en 1745, secrétaire perpétuel pour les sciences de 1752 jusqu'à 1768.

Dès lors l'Académie de Rouen s'identifie avec Le Cat. La cheville ouvrière, l'âme, l'animateur, l'organisateur, le recruteur, l'historien mais aussi le censeur omnipotent, Le Cat est tout cela à la fois. De 1744 à 1768, pendant près d'un quart de siècle, le chirurgien oriente ses travaux : il prononce, en séances particulières, 170 communications sur 714, soit une sur quatre, et aux séances annuelles publiques systématiquement plusieurs conférences (exemple : quatre sur sept en 1750, quatre sur huit en 1751, cinq sur neuf en 1756, exception faite des années 1767 et 1768, à l'approche de son décès) ; par ailleurs, il rédige une histoire de l'Académie de Rouen. Il incite celle-ci à se diversifier et à se ramifier en établissements satellites : c'est ainsi que naissent l'école de botanique, la bibliothèque, l'école d'anatomie et de chirurgie, l'école de dessin, peinture et architecture, l'école de mathématique, l'école d'hydrographie de Rouen. Sous son impulsion, le Jardin botanique, dont il a été nommé commissaire en 1756, devient vraisemblablement le plus riche de France en plantes étrangères (3 000 avant la Révolution)³². Faydeau de Brou, intendant de la généralité de Rouen, attiré par Le Cat à l'Académie de Rouen, pose le 12 juillet 1758 la première pierre du Jardin des plantes en qualité de directeur.

Les communications de Le Cat sont éclectiques, témoignant d'une approche multidisciplinaire et de la largeur de vue d'un être ouvert à toutes les formes du savoir, dans le but désespéré de comprendre pour agir au service de l'homme, quitte à prendre le risque de se tromper, ce qui est le propre des pionniers. Parmi les communications dont il faut juger dans le contexte de l'époque, on trouve le pire³³, comme ces gens qui prennent feu tout seuls, et le meilleur, comme ces

32. Le Cat avait étudié la botanique au Jardin du roi où il avait été élève de Jacques Bénigne Winslow (Odense 1669-Paris 1760), célèbre médecin et anatomiste danois devenu professeur d'anatomie au Jardin des plantes officinales du roi de France et membre de l'Académie des sciences.

33. Dans sa jeunesse à Reims, Le Cat loge chez le sieur Millet dont la femme s'enivre tous les jours et dont la servante est une jeune fille fort jolie. Le 20 février 1725, l'épouse est retrouvée dans la cuisine près de l'âtre, presque entièrement consumée, et le décès est constaté par un chirurgien du nom de Chrétien. Soupçonné, Millet se disculpe grâce à l'appui des procès-verbaux des médecins et des chirurgiens. Cet évènement va marquer le naïf jeune homme, persuadé qu'il s'agit là d'un cas de combustion humaine spontanée, idée qu'il développera plus tard dans deux écrits : "Mémoire sur les incendies spontanés de l'économie animale", Paris, *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie* de 1813, 31 p., et "Relation de trois cas de combustions humaines spontanées" (*Société de médecine de Rouen*, t. XI). Ces deux textes ne seront publiés qu'après sa mort, le premier en 1793.

interventions consacrées à l'électricité dont il pressent l'importance future et qu'il considère comme la plus grande découverte du siècle³⁴.

Son activité s'étend au-delà de Rouen : il est membre correspondant de l'Académie royale des Sciences de Paris³⁵, doyen des Associés régnicoles de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, membre des Académies royales de Londres (1740), Madrid (1741), Porto, Berlin (1754), Lyon, Saint-Pétersbourg, de l'Académie impériale des curieux de la nature, de l'Institut de Bologne (1757). Pour chacune il écrit et communique : vraiment on se demande quand il dort ! Chaque jour il sacrifie trois à quatre heures de son sommeil, couvrant son lit de livres et d'objets avant de se rendre à l'hôpital à sept heures³⁶.

Il s'essaie à la philosophie, entretenant avec Voltaire une correspondance suivie de 1741 jusqu'à sa mort en 1768. Peut-on véritablement penser que l'un des plus grands initiateurs de mouvements d'idée de cette époque eût perdu son temps à prendre la plume pour *Le Cat* s'il ne lui avait accordé quelque importance ? Et lorsque le patriarche de Ferney écrit au chirurgien en 1765 : "Je vous regarde non seulement comme un excellent physicien, mais comme un très grand philosophe"³⁷, cette formule est-elle seulement de pure politesse après près d'un quart de siècle de relations ?

En 1750, l'Académie de Dijon met au concours la question de savoir *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs*. Poussé par Diderot qui l'encourage, Jean-Jacques Rousseau participe à cette épreuve d'éloquence et de rhétorique et son célèbre *Discours* remporte le prix et est couronné par l'Académie de Dijon. À sa lecture, *Le Cat*, le savant, se fâche : il s'oppose à Rousseau en qui il voit le côté obscur de l'homme des Lumières. La science et la connaissance, dit-il, n'ont jamais corrompu la morale. L'homme de terrain, toujours à pied d'œuvre, s'insurge contre celui qu'il considère comme un homme de salon, seulement préoccupé de charmer ses contemporains tout en les maintenant dans l'ignorance. Il reprend le texte du citoyen de Genève phrase par phrase

34. Entre autres, il découvre le *Phénomène de la suspension de la feuille d'or en l'air au bout de la barre électrique* en 1745-1746.

35. Il envoie sans relâche des communications à l'Académie des sciences, dont, en 1738, un paquet avec la dissection d'un œil humain ou encore un bocal de son invention destiné à conserver les pièces dans l'alcool. Cf. *Le Cat*, "Cinq observations, etc.", *Histoire de l'Académie des sciences*, 1738 à 1766.

36. Plume intarissable, *Le Cat* publie dans de multiples journaux et périodiques français comme étrangers, sans négliger les publications locales. Le 4 juin 1762 paraît le premier numéro des *Annonces, Affiches et Avis divers de Haute et de Basse Normandie*. Destinés à diffuser les connaissances, ce nouveau prospectus devient pour ainsi dire un bureau de correspondance entre le public et *Le Cat*. Figurent presque à chaque numéro les "questions posées", consultations demandées par des confrères au "patron" de l'hôtel-Dieu de Rouen, les "Réponses à...", souvent suivies de "Répliques à la réponse de...". Devenu, de fait, le chroniqueur scientifique du périodique, *Le Cat* s'amuse à répondre à toutes les questions sur lesquelles on le consulte.

37. A. Margry, "Un correspondant de Voltaire : le chirurgien *Le Cat*", *Comité archéologique de Senlis*, IV^e série, t. 9, 1906, p. 313.

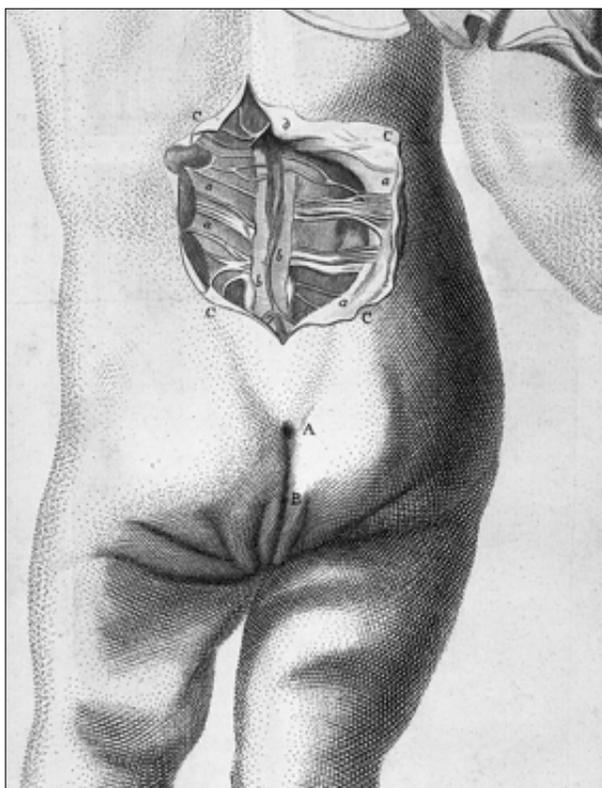


Planche dans *Dissertation sur la sensibilité de la dure-mère de Le Cat*, Berlin, 1765, planche 3. Coll. bibliothèque de la faculté de médecine de Paris, 06865.

pour le réfuter, allant jusqu'à y relever les fautes de style³⁸. Rousseau lui répond par l'intermédiaire du *Mercur*e et la polémique s'étend quand bientôt un autre académicien, ami anonyme, écrit une *Addition à la réfutation de Le Cat* qui conforte le point de vue du chirurgien. Lorsque, cinq ans plus tard, Rousseau soumet à nouveau au suffrage de l'Académie de Dijon son *Discours sur l'origine de l'inégalité*, il est écarté du premier prix.

Amateur d'art et mécène, Le Cat s'entoure de peintres et de sculpteurs et, dans ses livres, attache autant d'importance à l'illustration qu'au texte lui-même. Dès lors, rien de plus simple que de mettre à contribution ces artistes devenus d'étroites relations, voire d'authentiques amis: Hubert-François Bourguignon dit Gravelot, Herisset, Dupont, Desmaret, Descamps, etc. Mais c'est surtout avec Jacques Bacheley (1712-1781), principal illustrateur de ses œuvres, que Le Cat apparaît comme un mécène généreux. Bacheley, déjà âgé de trente ans, est simple

38. Le Cat, *Réfutation du Discours de M. Rousseau, citoyen de Genève*, Londres, 1751, 132 p. S'opposant à Rousseau, il clame sa certitude dans les progrès de l'esprit humain: "L'espoir de contribuer au bonheur général de la société, comme au mien propre, d'être plus utile et agréable aux autres et à moi-même et être enfin meilleur que la nature seule ne m'avait formé, est le motif qui m'a soutenu jusqu'ici dans l'étude des sciences et des arts." (p. 8.)

menuisier quant il vient effectuer des travaux chez Jean-Baptiste Descamps. Ce peintre flamand a ouvert une école de dessin à Rouen grâce, déjà, à l'appui de Le Cat qui lui prête son amphithéâtre aux heures où il n'y est pas. Délaissant ses réparations, Bacheley est tellement captivé par les exercices des élèves que Descamps lui propose de lui apprendre à dessiner. L'ouvrier accepte, fou de joie, mais comment vivre ? C'est là qu'intervient Le Cat qui l'aide à partir s'exercer au métier dans la capitale sous la direction de Jacques-Philippe Le Bas, connu pour ses qualités d'enseignant. Quatre ans plus tard, Bacheley, désormais habile graveur, revient accomplir sa vocation tardive à Rouen auprès de Le Cat son bienfaiteur qui l'hébergera jusqu'à sa mort. Et c'est ainsi que pendant seize ans l'ancien modeste menuisier consacra son talent à graver les planches des ouvrages du chirurgien. De la collaboration des deux hommes sont nées quelques belles gravures alliant science et fantaisie. On leur doit aussi de pouvoir observer aujourd'hui des vues inédites du Rouen de l'époque que Le Cat avait commandées à son protégé pour son ouvrage resté manuscrit sur *Le climat de Rouen*³⁹.

Le Cat, homme des Lumières, possède au premier étage de son domicile une riche bibliothèque dont la vente en 1773 révèle plus de 2 217 titres dans des domaines très variés qui font apparaître toute l'étendue et la diversité de ses intérêts. Collectionneur, il constitua également un cabinet de physique, d'histoire naturelle et d'anatomie où voisinent pièces anatomiques, peintures et coquillages... Ce cabinet, "qu'on dit le plus complet qu'il y ait dans le royaume"⁴⁰, fonctionne comme un musée, attirant la visite, lors de leur passage à Rouen, de gens de lettres, de savants et d'étrangers.

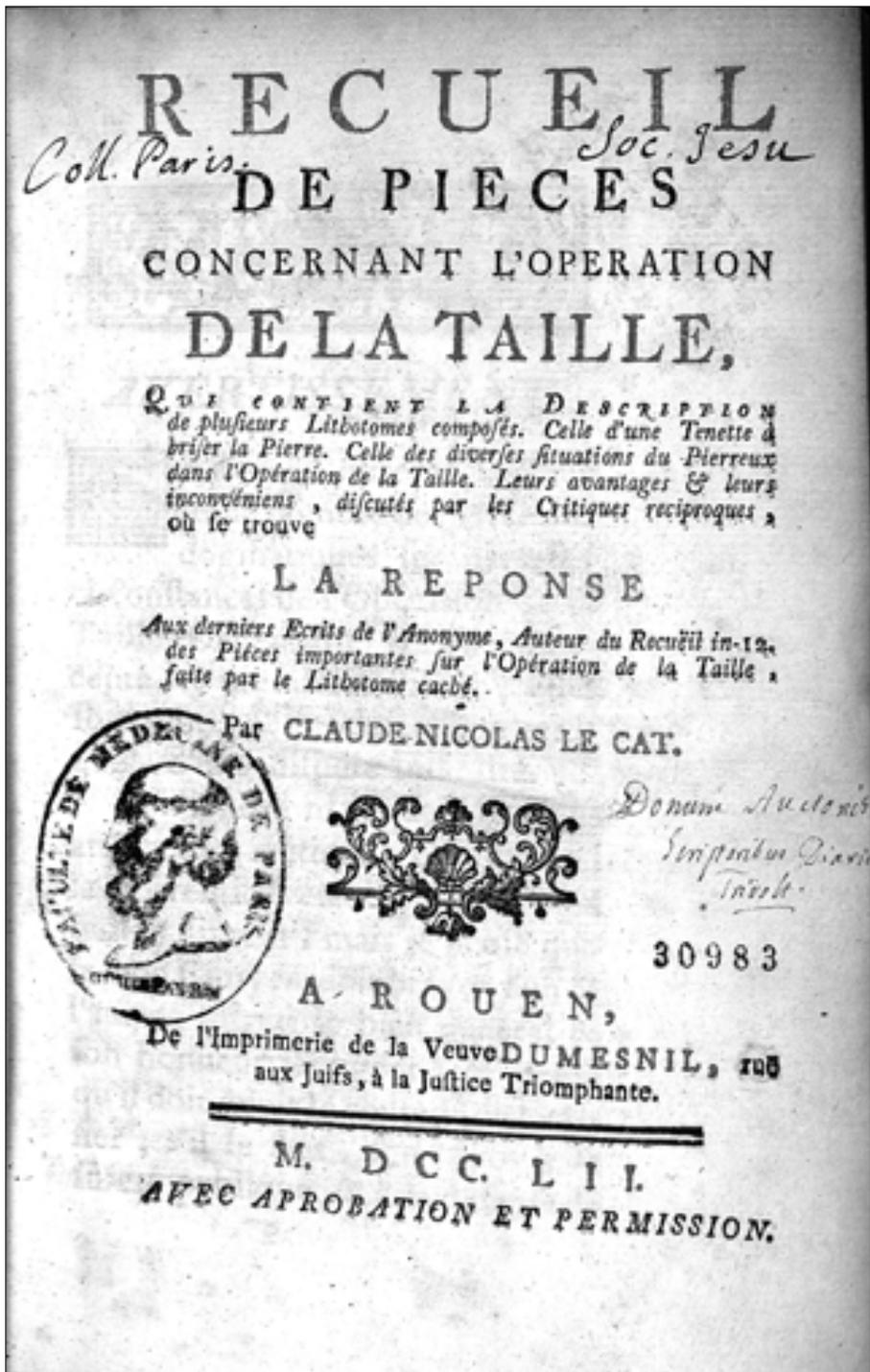
La consécration

Suprême honneur, Louis XV le fait gentilhomme et lui octroie en janvier 1762 des lettres d'anoblissement, ce qui revêtait alors une importance exceptionnelle. Il n'était pas facile aux maîtres en chirurgie d'accéder à l'ordre de la noblesse, et avant Le Cat, parmi les personnes ayant exercé la même profession, il n'est guère que le célèbre La Peyronie que la puissance royale avait fait sortir de sa condition roturière en 1721. Deux éléments décident Louis XV à l'anoblir : sa réputation et l'appui du duc de Luxembourg, cousin du roi, pair et maréchal de France⁴¹. Sa famille pouvait prétendre à la noblesse d'extraction dont elle aurait négligé les preuves de filiation, la ressemblance de nom avec une famille noble résidant près de Blérancourt pouvant faire soupçonner que celle de Le Cat en aurait été une branche : il s'agissait des Le Cat d'Hervilly – famille à laquelle appartiendra le comte Charles d'Hervilly, commandant de la garde constitution-

39. Quérière de la, *Notice sur les Vues de Rouen, dessinées et gravées par Jacques Bacheley*, Rouen, 1827, 27 p.

40. Grimm, *Correspondance littéraire*, I^{re} partie, t. VI, sept. 1768, p. 179.

41. Le Cat avait un grand-oncle, le frère de sa grand-mère Françoise Bertrand de Blérancourt, du nom de Nicolas Bertrand, qui avait été garde de monseigneur le duc de Luxembourg.



Recueil de pièces concernant l'opération de la taille. Page de titre,
Coll. bibliothèque de la faculté de médecine de Paris, 30983.

nelle de Louis XVI, tué à Quiberon. Mais Le Cat refuse de se prévaloir de cet avantage et de s'enquérir plus avant. Il demande à être anobli sur ses seuls mérites et s'applique à lui-même un principe que chacun s'accorde à lui reconnaître, à savoir celui, très progressiste, qu'il avait toujours suivi en matière de recrutement dans sa profession : jamais il ne prit en compte ni les origines sociales, ni le degré de formation, ni les opinions religieuses des candidats, seule leur orientation scientifique lui importait. Le voilà écuyer : le bonheur que lui apporte cette consécration sera de courte durée car Le Cat va éprouver ce qui peut arriver de pire à un chercheur.

Le 26 décembre 1762, un incendie se déclare dans son cabinet, une grande partie de sa bibliothèque est détruite ainsi que divers objets et quantité de manuscrits⁴². Parmi les communications qu'il fit à l'Académie de Rouen, 39 seulement sur 170 ont été conservées, certaines ayant disparu pendant l'incendie. Le Cat est désespéré de perdre des travaux dont les conclusions n'ont pas encore été rendues publiques, comme cet *Essai d'un système physico-mécanique des affinités* ou ce *Mémoire sur le sommeil*, ou encore les innombrables notes contenues dans ce *Mémorial* en trois volumes auquel il travaillait depuis plus de vingt-cinq ans. L'homme ne s'en remettra pas : sa santé délicate – il souffre d'une affection gastrique –, déjà entretenue par le régime le plus sévère, s'altère rapidement. Il s'épuise par un travail acharné à tenter de reconstituer le fruit de ses recherches et il déplore que "la vie des hommes qui consacrent leurs veilles à rechercher des vérités utiles au genre humain n'ait pas la longévité des chênes : dans un premier siècle, ils apprendraient ce qui a déjà été fait, en un second ce que l'on ne sait pas encore et enfin dans le troisième ils l'enseigneraient aux autres"⁴³. Les derniers mois le trouvent miné, continuant à rassembler des matériaux car il se doit, selon sa propre expression, "de mourir les armes à la main" : ce qui advient vers quatre heures du matin le 20 août 1768 à l'hôtel-Dieu où "il cessa de vivre ou plutôt de travailler".

La fille unique de Le Cat (10 juin 1748-1785), prénommée Élisabeth Bonne Charlotte, se maria en 1765 à l'âge de 17 ans avec un homme ayant le même profil que son père : Jean-Pierre David. Son parcours fut le même que celui de Le Cat : élève de l'École de médecine de Paris, docteur en médecine de l'École

42. Le numéro des *Annonces* du 31 décembre 1762, cité dans le *Catalogue d'exposition, op. cit.*, rapporte : "Dimanche au soir, 26 de ce mois, un de ces petits charbons attachés quelquefois à la mèche d'une bougie et qui luisent encore quelques instants après qu'on l'a soufflée, mit le feu à des papiers dont le bureau de M. Le Cat était couvert, et, de là, à deux étages de tablettes, au bureau même ; le tout chargé de livres, d'instruments de mathématiques, de physique, d'optique et de manuscrits, fruits de trente années de travail et seuls objets de ses regrets. Comme une grande partie de ses cours publics est comprise dans ses manuscrits, aussi bien qu'un "Recueil des principales opérations, cures et observations faites pendant vingt-deux ans à l'hôtel-Dieu", il exhorte ses élèves, établis en grand nombre dans cette province, à lui communiquer tout ce qu'il peuvent avoir recueilli dans ses cours, ou en travaillant sous lui. Il recevra leurs pièces, quelques informes qu'elles soient ; parce qu'elles suffiront à lui rappeler des choses qui se sont faites sous ses yeux ou des idées qui lui sont passées par la tête." On ressent là toute la détresse de Le Cat.

43. Le Cat, *Traité des sensations, op. cit.*, p. 90.

de Reims (1764), maître en chirurgie et membre de l'Académie de Rouen comme de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, il avait été adjoint à Le Cat à partir de 1765. Celui-ci avait pris soin d'assurer la transmission de ses fonctions à son gendre qui lui succéda au poste de chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu et poursuivit ses cours. David se fit un nom en découvrant l'ostéomyélite chronique et la tuberculose vertébrale en même temps que l'anglais Pott (1779). Un autre émule de Le Cat fut son adjoint Jean-Marie Henri Pillore (1722-1804), jeune Languedocien qu'il avait recruté en 1742 pour l'aider dans ses nombreuses tâches : sur les pas de son maître, il sera le premier à réaliser une colostomie pour un cas de cancer de l'intestin et, en 1776, le premier anus artificiel de l'histoire de la chirurgie.

En 1755, l'hôtel-Dieu de Rouen avait fait construire pour son chirurgien en chef une maison de fonction attenante à l'hôpital, dans laquelle vécut Le Cat jusqu'à son décès. C'est aujourd'hui le Musée Flaubert et d'histoire de la médecine, car, sur les traces de Le Cat, parmi ceux qui par la suite enseigneront l'anatomie à Rouen, se trouvait le docteur Achille Cléophas Flaubert qui occupera la maison de 1846 à 1882. Il était le père de Gustave Flaubert qui naîtra dans cette maison où, racontera-t-il plus tard, enfant, avec sa sœur, il grimpeait sur le treillage de la vigne pour observer les cadavres étalés. Le jeune Flaubert dut éprouver là les mêmes sentiments que le jeune Le Cat lorsqu'il regardait son père travailler à Blérancourt, mais il n'en tira pas les mêmes conclusions, lui qui écrivit : "Les chirurgiens sont des gens à ne pas fréquenter, ce sont des bouchers".

Un passionné du tir à l'arc

De Rouen, tout à sa célébrité, Le Cat oublia-t-il son pays natal ? Pas du tout.

Jusqu'à ses dernières années, Claude-Nicolas Le Cat revient régulièrement à Blérancourt. Il y retrouve ses parents ; sa mère vivra jusqu'au 12 janvier 1747 et son père jusqu'au 18 mars 1750. Ils décèdent âgés respectivement de 68 et 78 ans. Après leur mort, il lui reste sa sœur cadette, Reine Claire Dorothée. Demeurée célibataire, elle occupe certainement la maison familiale où probablement aussi loge son frère quand il retourne au pays. Elle lui survivra suffisamment pour voir le Blérancourt de son enfance changer sensiblement puisqu'elle mourra, toujours "fille majeure", âgée de 75 ans, le 14 décembre 1784 à Blérancourt⁴⁴. En dehors de ses attaches familiales, une autre raison attire Claude-Nicolas vers son pays natal : sa passion pour le tir à l'arc.

44. Née à Blérancourt le 21 août 1709 – son parrain est Antoine Delmet, marchand, et sa marraine Anne Françoise de Mory –, elle est, à la différence de ses parents, enterrée au cimetière, mais dite "bourgeoise" cependant. Selon les registres de l'état civil de Blérancourt, Claude Le Cat et Marianne Méresse aurait eu neuf enfants, dont cinq morts en bas âge. Claude-Nicolas aurait été le quatrième dans l'ordre des naissances et serait demeuré seul des garçons. Une seule de ses trois sœurs, l'aînée de la famille, se serait mariée et serait morte sans postérité (Arch. dép. Aisne).

Des documents⁴⁵ indiquent que dès 1708 son père, Claude Le Cat, était connétable de la compagnie d'arc de Blérancourt. Celle-ci avait été fondée à une époque très reculée qu'on ne peut indiquer exactement mais qui doit être bien antérieure à l'année 1667, date à laquelle elle fut réorganisée sous le nom de *Confrérie du glorieux martyr saint Sébastien*. Le rosignol fut tiré pour la première fois le 1^{er} mai 1667, puis tous les ans jusqu'en 1691 sur "un des volants du moulin à vent du Fresne qui à cette époque avait été transporté sur la montagne de Notre-Dame-des-Vignes". Le Jeu de l'arc ayant ensuite été démoli par des malveillants, la confrérie fut abolie jusqu'en 1698, date à laquelle les buttes du jardin furent reconstruites⁴⁶. Un certain François Bruier fut roi du 1^{er} mai 1700 jusqu'à sa mort le 30 septembre 1707, et un autre roi, Thomas Courtois, mourut

45. Un manuscrit intitulé "Registre du noble jeu de l'Arc de Blérancourt" conserve les procès-verbaux de la Compagnie depuis le 18 janvier 1748 jusqu'au 8 août 1776, et notamment les actes de réception de Claude-Nicolas Le Cat. Ce document, qui a manifestement servi de base à l'auteur anonyme de la brochure conservée à la bibliothèque de Soissons sur Le Cat et les archers de Blérancourt, a été remis par un bienfaiteur anonyme en 1927 au Musée franco-américain du château de Blérancourt. Il se trouve aujourd'hui au Musée de l'archerie de Crépy-en-Valois. Selon son conservateur de l'époque, M. André Girodie, il s'agit probablement d'un membre de la famille Dutailly, peut-être cet Auguste Dutailly de Blérancourt qui, passionné d'histoire locale, avait, dans les années 1880, réuni sur l'histoire de Blérancourt, et entre autres sur Le Cat, un certain nombre de documents.

De même, en 1868, le bureau de la Société historique de Soissons reçut, de la part d'un certain Dutailly de Blérancourt, un exemplaire sur la première page duquel se trouvaient quelques mots écrits de la main de Le Cat d'une réfutation faite par lui du célèbre *Discours* de J.-J. Rousseau. En plus du dit exemplaire qu'il destinait à la bibliothèque communale de Blérancourt, Dutailly donna copie: 1) d'une liste d'autres critiques du *Discours* de J.-J. Rousseau; 2) d'une longue lettre du philosophe en réponse à la réfutation de Le Cat; 3) du désaveu de l'Académie de Dijon. Cf. *Bulletin de la Société historique de Soissons*, 2^e série, n° 1, p. 71, et n° 2, p. 159-160. Ces documents sont aujourd'hui en déficit.

Les Dutailly sont une très ancienne famille de Blérancourt. Le 21 janvier 1821, Adrien Dutailly achète l'ancien couvent des Feuillants et installe dans l'église une filature de coton qui fonctionne jusqu'en 1830. On trouve des Dutailly au XVIII^e siècle, et probablement avant, à diverses fonctions de la compagnie d'arc – roy, enseigne et notamment greffier –, ce qui explique que les descendants aient pu être en possession des registres. Les Dutailly étaient apparentés aux Le Cat; l'un d'eux accompagne madame Le Cat mère à son tombeau, et à l'enterrement du père de Claude-Nicolas assistent ses neveux, dont Jean-Baptiste Dutailly.

Dans ce "Registre..." de la période 1748-1776, on trouve à la date du 22 juillet 1776 un résumé de la chronologie de la fondation d'arc depuis ses origines, établi par le roi de la compagnie, Louis-François Lesassière, d'après "un ancien registre de la dite compagnie étant en grand papier couvert en parchemin". Ce registre n° 1, source depuis longtemps disparue et dont il ne reste plus que cette trace indirecte, relatait la période d'avant 1748, celle de la connétablie de Le Cat père.

Aux Archives départementales de l'Aisne, concernant la compagnie d'archers de Blérancourt il n'y a presque rien: seule semble se rapporter à cette corporation une liasse conservée sous la cote E 668 qui ne contient qu'une pièce datée de 1784 relative à un bail rural.

46. À la Révolution, d'après Saint-Just dans son *Mémoire pour les habitants de Blérancourt contre le sieur Grenet*, le jardin du jeu de l'arc était situé depuis la fin du XVII^e siècle dans une partie du marais du Gleloy qui avait été concédé gratuitement à la compagnie par la nièce et héritière de Bernard Potier, Mlle de Tresmes.

le 19 décembre 1707⁴⁷. C'est probablement sa suite que prit Claude Le Cat en 1708. Le "Registre du noble jeu de l'Arc de Blérancourt" rapporte que Claude Le Cat est un "homme d'esprit et de lettres, on peut en juger par ses écrits qui sont dans l'ancien registre de la compagnie, où il a rapporté plusieurs histoires arrivées de son temps"⁴⁸. L'homme est poète à ses heures et on apprend par une de ses compositions à quel point le peuple de Blérancourt souffrit d'une vague de chaleur durant l'été 1708, mortelle pour gens et bêtes, suivie l'année 1709 d'une vague de froid tout aussi cruelle⁴⁹. Peut-être est-ce sous l'influence du chirurgien que la compagnie d'arc de Blérancourt commence à envoyer à ses chevaliers de simples invitations à concourir en vers, fait totalement inusité dans le milieu de l'archerie. Il est vrai que cette compagnie et son connétable sont dans le périmètre culturel de cette académie fort éprise de belles-lettres qu'est l'Académie de Soissons, véritable première académie provinciale officialisée en 1675⁵⁰. C'est d'ailleurs l'un de ses illustres membres, l'abbé de Pomponne, grand-maître et juge souverain du noble jeu de l'arc des confréries de Saint-Sébastien, à laquelle appartient celle de Blérancourt, qui lui donnera le 29 novembre 1733, sous la connétablie de Claude Le Cat, ses statuts et règlements généraux. Lors de l'enterrement de Claude Le Cat, la compagnie d'arc du village lui rend les "honneurs" et le "conduit au lieu de sa sépulture, tambour battant lugubrement, enseigne déployée". Deux mois après sa mort, le 3 mai 1750, comme à l'accoutumée la compagnie tire l'oiseau qui a été élevé à "soixante-dix pieds de terre" au bout d'une perche sur la cheminée d'une maison située dans la rue du château et appartenant au sieur Philippe Flamand, maître chirurgien à Blérancourt !

Le fils suit les traces du père en sport comme en médecine. Claude-Nicolas est reçu le 2 avril 1721 comme chevalier de la compagnie d'arc de Blérancourt (en principe il y en avait 24) à l'âge de 21 ans et écrit même un traité intitulé *De arte sagittandi* ("De l'art de tirer à l'arc") à une date indéterminée – peut-être un tout premier ouvrage de jeunesse. Aussi n'est-il pas étonnant qu'un jour, alors qu'il est à table chez le lieutenant-général du bailliage de Rouen, M. Le Pesant de Boisguilbert, et que celui-ci reçoit la visite de la compagnie d'arc de la ville, Claude-Nicolas s'enflamme au seul mot de chevalier de l'arc. Il adhère sur le

47. "Correspondance d'un lecteur anonyme", *Courrier de Chauny*, oct. 1877, fonds Périn, 956, Bibl. mun. Soissons.

48. *Les rapports de Le Cat avec la compagnie d'arc de Blérancourt, son pays natal*, auteur anonyme, fonds Périn, 959, Bibl. mun. Soissons.

49. "Quels objet, Ô mon Dieu s'offrent à mes regards / Un déluge de maux règne de toutes parts [...] Je n'entends que des cris, que des plaintes amères / Qui poussent les enfants dans les bras de leurs mères [...]". *Élégie sur les malheurs du temps des bleds entièrement manquée par la gelée en l'année 1709* composée par Le Cat, connestable, retranscrite en entier par André Girodie, "Le chirurgien Claude-Nicolas Le Cat de Blérancourt, amateur d'art et chevalier de l'arc", *Bulletin de la Société historique de Haute-Picardie*, t. 6, 1928, p. 67.

50. Cf. Michelle Saporì, "L'Académie royale de Soissons : à la genèse des académies provinciales du Grand Siècle", *Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, 2004, t. XLIX, p. 25-67.

champ à la compagnie, composée essentiellement de jeunes gens, et en prend très vite la direction : corrigeant les statuts, instituant un uniforme et des dignités, organisant des fêtes galantes. Le Cat ne se contente pas de patronner la compagnie du jeu de l'arc de Rouen, d'en être un animateur hors pair et de mettre ce sport à l'honneur, le voilà qui se remet à le pratiquer. Mais il lui est difficile de trouver un adversaire à sa taille, voire un adversaire tout court, et le jeu en Normandie lui paraît manquer de piquant. Aussi prend-il un grand plaisir à revenir à Blérancourt participer aux tournois, comme il l'explique dans un courrier à Descamps le 30 juillet 1744 : "Mon cher frère, je n'ai trouvé aucun adversaire ni à Beaumont, ni à Compiègne. Les jeux d'arc y sont ruinés. J'ai tiré ce matin dans notre jeu à Blérancourt. J'ai trouvé bien à décompter. Ce jeu est de quinze de mes pas plus longs que ceux de Rouen. Je n'ai pas tiré comme à Rouen ou à Caudebec. Je vais m'y remettre ce soir et [...] je me promets [...] de ce voyage. Soissons est le chef-lieu de tout ce pays pour le jeu de l'arc. L'abbaye de Saint-Médard de Soissons possède les reliques de saint Sébastien. C'était autrefois le lieu de la confrérie la plus illustre de la France."⁵¹

Le 2 septembre 1753, Claude-Nicolas, devenu le doyen des chevaliers de la compagnie, titre que nul ne peut plus lui contester, est nommé connétable en remplacement de son père. Le chirurgien est alors au sommet de sa notoriété et déjà "empereur du noble jeu d'arc de la compagnie colonelle de la Normandie". Ce dimanche, toute la compagnie de Blérancourt est rassemblée pour l'occasion à trois heures au jardin du noble jeu d'arc, "tambour battant, enseigne déployée" et en ordre, à savoir : d'abord De Boulogne, capitaine ; Herblot, roi ; Dutailly, enseigne ; Dutailly, greffier ; Brulez ; Flamand ; Villain ; Carbonnier ; Lefèvre, etc. Pour fêter son élection, Claude-Nicolas offre un prix de six médailles d'argent qui sont disputées sur-le-champ et gagnées par six confrères de la compagnie. Il offre également un tableau où saint Sébastien, martyr et patron du jeu d'arc, est représenté mourant tandis que deux femmes le délient et le reçoivent dans leurs bras. Aucun local n'existant au jardin du jeu de l'arc pour l'y placer, les membres de la compagnie d'arc décident d'un commun accord que le tableau sera déposé chez l'un d'entre eux jusqu'à ce que l'on trouve un endroit pour le conserver. Du coup, Le Cat tire de son gousset un louis de 24 livres pour aider à la construction d'une salle, projet caressé par la compagnie.

Le 29 août 1756, à nouveau présent à Blérancourt, Le Cat renouvelle sa démarche : il offre encore un prix de six médailles d'argent et donne 27 livres pour sa quote-part au remboursement de moitié de la rente de 50 livres que la compagnie avait constitué pour la construction de la salle du jardin de l'arc. Le 16 août 1763, celle-ci est achevée et un marchand forain du nom de M. Petit s'y présente ; il est porteur d'un portrait de Le Cat, apparemment représenté en chevalier du jeu de l'arc, que Claude-Nicolas confie à la compagnie et qui est probablement aussitôt installé dans la salle avec le tableau de saint Sébastien qui s'y

51. Cité par J. Hossard, *Catalogue d'exposition, op. cit.*

trouvait déjà⁵². Le 18 août 1765, Claude-Nicolas revient à Blérancourt pour assister à la dispute du prix de six médailles d'argent qu'il a fondé. Ces médailles plus les précédentes, soit 18 au total, qui coûtèrent à Le Cat chacune 48 sous, furent toutes gagnées par des chevaliers de Blérancourt – il en reste peut-être certaines aujourd'hui. Par contre ont certainement disparu les belles cartes neuves qu'il apporte de Rouen pour être tirées. Le tableau de saint Sébastien et le portrait de Le Cat auraient été, selon des témoignages oraux des anciens du pays recueillis au XIX^e siècle, brûlés publiquement sur la Place du Marais le dimanche 17 novembre 1793, avec une infinité d'autres objets précieux appartenant au château, à l'église, au monastère des Feuillants, tous symbole de religion ou de royauté : on appela cela "brûler les Saints".

Il n'est plus question de Claude-Nicolas dans les registres de la compagnie d'arc après 1765. Pourtant, Le Cat est mort trois ans plus tard et la compagnie faisait toujours dire pour ses chevaliers un service funèbre auquel elle assistait en corps et qui était retranscrit dans les registres. Les archers de Blérancourt vécurent ainsi sous la connétablie des Le Cat père et fils pendant plus d'un demi-siècle.

Claude-Nicolas Le Cat mériterait mieux que ces quelques pages. Il attend son biographe. Cependant, il se résume entièrement et explique toutes son action quand il écrit :

*"L'homme est bien mais pourtant il pourrait être mieux ;
il n'a pas épuisé la puissance des Dieux."*⁵³

Michelle SAPORI

52. La maison appelée "Le Jeu d'Arc" de la commune de Blérancourt avec cour et jardin comptant en totalité quarante vergers, provenant de la compagnie de l'arc du lieu fut vendue comme bien national en l'an IV et acquise par Warnier Louis Isidor, demeurant à Blérancourt. Arch. dép. Aisne, Q 1342, p. 147, n° 1394.

53. Claude-Nicolas Le Cat, *Traité des sens*, Amsterdam, Wetsein, 1744, p. 2.

Bibliographie

- “Séance provinciale de Rouen consacrée au Tricentenaire de la naissance de Claude-Nicolas Le Cat (1700-1768), CHU de Rouen, 17 juin 2000”, *Histoire des sciences médicales*, t. XXXV, n° 2, 2001, p.127-168.
- Berteau Pierre, “Claude-Nicolas Le Cat, chirurgien rouennais (1700-1768)”, *Les revues médicales normandes*, t. 10, n°10, déc. 1968, p. 743-822.
- Boucher L., *Notices sur les débuts de Claude-Nicolas Le Cat*, Académie de Rouen, 1901, 24 p.
- Girodie André, “Le chirurgien Claude-Nicolas Le Cat de Blérancourt, amateur d’art et chevalier de l’arc”, *Bulletin de la Société historique de Haute-Picardie*, t. 6, 1928, p. 51-63.
- Hossard Jean, *C. N. Le Cat : 1700/1768*, catalogue d’exposition, Musée Flaubert et d’histoire de la médecine, Hôtel-Dieu de Rouen, 26 oct.-15 nov. 1968, 18 p.
- Margry A., “Un correspondant de Voltaire: le chirurgien Le Cat”, *Comité archéologique de Senlis*, IV^e série, t. 9, 1906, p. 313-322.
- Gustave Pawlowski, “Claude-Nicolas Le Cat, célèbre chirurgien, ses lettres d’anoblissement et sa descendance”, *Revue historique nobiliaire*, t. I, n° 2, 1882, p. 109-128.
- Vetter Théodore, *Claude-Nicolas Le Cat (1700-1768)*, Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, 1968, 106 p.
- Panckoucke, *Dictionnaire des sciences médicales, Biographie médicale*, Paris, 1821, t. 3, p. 184-189.

Brochures conservées à la bibliothèque municipale de Soissons

- Fonds Périn, 937, *Éloge de Monsieur Le Cat* par M. Ballière Delaisment, de l’Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, Rouen, 1769, 80 p.
- Fonds Périn, 939, *Éloge de M. Le Cat* par M. Louis, secrétaire perpétuel de l’Académie royale de Chirurgie, 1769.
- Fonds Périn, 938, *Éloge de M. Lecat* par M. Valentin, du Collège royal de Chirurgie de Paris, Londres, 1769, 19 p.
- Fonds Périn, 959. *Les rapports de Le Cat avec la compagnie d’arc de Blérancourt, son pays natal*, auteur anonyme, probablement M. Dutailly de Blérancourt.
- Fonds Périn (787 région), Professeur Mauclair de Soissons, “Un portrait non gravé du chirurgien Claude-Nicolas Le Cat peint par le chevalier Sixe d’Évreux”, *Bulletin de la société française d’histoire de la médecine*, novembre 1934, p. 337-355.

Iconographie

Claude-Nicolas Le Cat a été représenté par de nombreux graveurs lithographes et sculpteurs, notamment :

- Peint par N. Dupont, 1762, Faculté de médecine de Paris
- Peint par le chevalier Sixe, 1751, Musée Flaubert à Rouen
- Gravé par Ambroise Tardieu, dans un médaillon d'après la peinture de Dupont, Faculté de médecine de Paris.
- Gravé par Bacheley, gravure en taille douce dans un médaillon ovale d'après la peinture de Dupont, Faculté de médecine de Paris.
- Gravé par Will Jean-Georges d'après un portrait peint par Thomiers en 1747, appartenant en 1882 à M. Ad. David, aujourd'hui collection de la Faculté de médecine de Paris.
- Gravé par Houbraken, 1762, d'après une peinture disparue par Pierre Bernard de 1756, Musée Flaubert de Rouen
- Gravé par Henriquez, 1771, gravure parue dans la *Galerie française* à Paris chez Herissant 1771 d'après un tableau de Restout (fils ?) dont la trace a été perdue, Musée Flaubert de Rouen.
- Lithographie par Brohy, 1828, d'après Thomiers, Bibliothèque municipale de Rouen.
- Lithographie de Langlois
- Buste plâtre original par J. B. Lemoyne (membre de l'Académie de Rouen dont Le Cat possédait plusieurs ouvrages dans ses collections). Musée de Rouen.

- Les armes de Le Cat : un chat (en picard on dit un cat) et un caducée, emblème des médecins. La devise de Le Cat est comme indiqué tirée de Tacite : *Catti fortunam inter dubia, virtutem inter certa numerant*, “Les Le Cat comptent la fortune parmi les biens douteux, et la vertu parmi les biens certains”.